

Duquesne University

Duquesne Scholarship Collection

Anthologie Spiritaine

Anthologie Spiritaine

6-27-2008

11. Dernières conférences spirituelles du V. Père au noviciat du Gard; en mars et avril 1851

Christian de Mare CSSp

Follow this and additional works at: <https://dsc.duq.edu/anthologie-spiritaine-french>



Part of the [Catholic Studies Commons](#)

Repository Citation

de Mare, C. (2008). 11. Dernières conférences spirituelles du V. Père au noviciat du Gard; en mars et avril 1851. Retrieved from <https://dsc.duq.edu/anthologie-spiritaine-french/52>

This Chapitre II is brought to you for free and open access by the Anthologie Spiritaine at Duquesne Scholarship Collection. It has been accepted for inclusion in Anthologie Spiritaine by an authorized administrator of Duquesne Scholarship Collection.

Dernières conférences spirituelles du V. Père au noviciat du Gard *en mars et avril 1851*¹

Le texte dont nous présentons quelques extraits provient de l'analyse faite par un ancien novice des derniers entretiens spirituels de notre V. Père au noviciat de Notre-Dame-du-Gard, peu de temps avant sa mort. Bien que nous n'osions pas tout à fait garantir l'entière et parfaite exactitude de cette analyse, cependant on y reconnaît facilement la doctrine de notre V. Père, ses manières de dire et souvent même ses propres expressions (note du P. Delaplace²)

Étude sainte de la sainteté

[...] La grâce [de la sainteté] ne peut agir sans notre coopération; elle est liée pendant notre enfance et ne se développe que lorsque nous devenons capables d'y acquiescer et que nous y acquiesçons réellement. Ici se manifestent deux états de l'âme: l'union contemplative, l'action pratique, qui sont ce qui donne ouverture au développement de la grâce sanctifiante.

1° L'union contemplative. C'est cette soif de Notre-Seigneur, ce besoin que nous sentons d'aller chercher en lui la lumière et la force dont nous avons en nous le germe et qui prennent leur développement par ce rapport direct qui s'établit entre Notre-Seigneur et nous.

¹ N.D. XIII, pp. 686-711.

² N.B. – Le P. Delaplace, qui était alors employé en second au noviciat et qui a aussi entendu ces dernières conférences, les a complétées, en les faisant lithographier (P. Barillec).

Cette soif ou élévation de l'âme à Dieu, c'est ce qu'on appelle oraison. Donc l'oraison est nécessaire pour la vie de l'âme, comme l'air que nous respirons et la lumière du soleil le sont à la vie du corps.

La nature de cette union contemplative, peut se comparer à l'état d'un enfant qui veut être sans cesse avec sa mère, ne mettant qu'en elle sa confiance et son amour ; sans cesse il est prêt à appeler maman. Il y a diverses espèces d'oraisons et chacun [de nous] a la sienne propre dans ses nuances. Pour connaître cette voie par laquelle nous devons marcher, il faut se reporter au temps de la dévotion sensible et remarquer quelles étaient alors nos dispositions spéciales : c'est notre voie, celle où Dieu veut que nous marchions. L'union contemplative n'est pas aussi nécessaire que l'action pratique. Une union contemplative plus parfaite, avec une action pratique moins parfaite constitue une perfection moins grande qu'une action pratique bien parfaite, jointe à une union contemplative qui l'est moins.

L'union contemplative doit dominer naturellement dans les ordres contemplatifs ; l'action pratique doit être plus caractéristique dans les missionnaires de Jésus-Christ. Cette action pratique consistera à se sacrifier pour la gloire de Dieu et le salut des âmes, sans éprouver de grandes douleurs intérieures habituellement.

De l'union contemplative

Chacun a sa voie particulière, parce que la grâce se prête aux dispositions accidentelles ou permanentes de notre âme pour devenir l'âme de notre âme.

Avant d'arriver à la contemplation, qui est le vrai état d'oraison, on passe habituellement par l'oraison de méditation, qui n'est pas à proprement parler une oraison, mais une préparation à l'oraison, et par l'oraison d'affection, où l'on éprouve des sentiments violents jusqu'à absorber notre âme.

Quant à l'oraison de contemplation, qui est seule véritablement oraison, elle consiste dans un rapport constant et habituel de notre âme avec Dieu. C'est l'exercice de la présence de Dieu, et plus ou moins le sentiment de cette présence. Il y a trois degrés dans l'oraison de contemplation :

1^{er} degré: absorption de l'âme, qui est dégagée de tout ce qui l'environne, qui ne s'occupe que de Dieu seul, suavement et sans violence, comme un petit enfant dans le sein de sa mère ;

2^e degré: on n'est pas absorbé en Dieu, mais on y revient sans cesse, sans aucun travail et comme instinctivement, durant ses occupations, de telle sorte qu'on ne peut s'empêcher de penser fréquemment à Dieu, comme un ami pense fréquemment à celui qu'il aime ;

3^e degré: on ne revient pas instinctivement à Dieu, il faut un acte pour cela, mais cet acte est facile et agréable.

Ce 3^e degré est très favorable à la vie apostolique; on s'occupe et on n'est pas distrait. Dans cet état il arrive qu'on n'éprouve point de sentiments explicites devant Dieu; on est là devant lui presque passif, sans souffrir, il est vrai, mais aussi sans jouir ni agir. Dans cet état, on a peine à faire une heure d'oraison; on aime mieux jeter un regard sur une pensée et agir à l'extérieur. Cette action extérieure contribue alors en quelque sorte à favoriser l'oraison, comme la promenade ou tout autre exercice modéré favorise la digestion.

Quoique l'union contemplative ne soit pas aussi parfaite que l'action pratique, cependant il faut s'y appliquer, parce que sans elle on ne peut réussir facilement dans l'action pratique; et l'action pratique n'est bonne qu'autant que l'union contemplative y est jointe.

De l'union pratique

L'action ou union pratique consiste à se dépouiller de ses impressions naturelles pour ouvrir son âme aux impressions divines. Tandis que l'âme est esclave de ses impressions naturelles, elle est comme un corps opaque et ne laisse point d'entrée à la lumière surnaturelle de la vérité.

Au contraire, dès que nous dominons ces impressions naturelles et que nous sommes tout appliqués à recevoir les communications divines et à agir, alors notre âme acquiert le mouvement ou la vie; elle devient spirituelle et transparente, de même nature que la vérité divine qui alors

s'infiltrer en elle sans obstacle et comme naturellement. On a en soi la surabondance de vérité, on respire la vérité, on s'en nourrit, on voit les choses de Dieu sans effort et clairement, parce que notre âme est dans son élément, la lumière divine.

Il y a deux choses à faire dans cette action pratique ou cette union pratique avec Dieu.

1 - La première est de réprimer les impressions naturelles qui sont de trois genres :

- Les impressions actuelles des sens ;
- Les impressions morales qui ont rapport au passé ou à l'avenir, dans le même ordre que les impressions des sens pour l'actualité ; ce n'est pas autre chose que cette même impression des sens qui se reproduit par le fait de l'imagination, laquelle va prendre ses impressions dans le passé ou l'avenir ;
- Les impressions purement intellectuelles, comme l'orgueil ou l'amour-propre.

La deuxième chose à faire est de se laisser impressionner par la grâce divine, qui tend sans cesse à nous infuser la foi et l'amour, double élément de la vie surnaturelle.

Il faut travailler à l'union contemplative et à l'union pratique conjointement, pour leur perfection mutuelle et leur réunion, à l'effet de former la vie complète.

On peut avoir des distractions dans l'oraison sans cesser d'être uni à Dieu. Souvent, il arrive qu'on est tout embrouillé dans son oraison ; non seulement on ne peut pas se rendre compte de ce que l'on fait ; on ne sait même pas si l'on fait quelque chose ; on est dans une passivité qui fait croire que la besogne ne marche pas, que l'on entrave l'œuvre de Dieu. Eh bien ! C'est alors peut-être que l'action divine est plus efficace, parce qu'elle a plus d'empire sur nous, qu'elle agit presque seule, et on le remarque bien

lorsque, à la suite d'une oraison de ce genre, on se sent éclairé et fortifié pour faire le bien.

Une remarque capitale, c'est de ne point donner prise aux mouvements de l'amour-propre dans notre oraison ; il faut se persuader intimement et voir par expérience que, par soi-même, on n'est pas capable d'un lambeau d'oraison, que c'est le fait de la seule miséricorde divine qui, en descendant vers nous, veut bien nous mettre en communication avec elle.

Un texte de la Sainte Écriture, qui prouve bien que l'union pratique consiste à réprimer la nature et à se laisser impressionner par la grâce, est celui-ci : *Abnega temetipsum, tolle crucem tuam et sequere me.* – *Abnega temetipsum*³, se renoncer soi-même, c'est-à-dire ne tenir aucun compte de soi-même ; bannir toutes ses impressions naturelles, pour chercher à ne plaire qu'à Dieu seul. *Tolle crucem tuam.* Bien loin d'écouter ses aises, il faut au contraire ouvrir les ailes de la foi pour voler au-devant des peines et des croix. Il faut les prendre sur soi sans ménagement, ces croix, assurés que Dieu nous sera en aide et nous attirera là-haut où il a été suspendu. *Et sequere me.* En agissant ainsi, on suit Notre-Seigneur, on l'imité. Et alors pour se soutenir et ne pas s'égarer, ne jamais le perdre de vue, puisqu'il est toujours dans le chemin devant nous, portant le premier la croix, une immense croix et se retournant souvent en arrière pour nous aider à porter la nôtre, la porter lui-même tout à fait et nous faire abonder de joie au milieu des tribulations.

Il faut que tout notre être soit uni à Dieu et cela ne se peut que par l'union pratique.

*Mundus me non cognovit*⁴, Pourquoi Notre-Seigneur appelle-t-il les hommes *mundus*? Parce que les hommes s'appliquent tellement à la jouissance des choses naturelles, qui sont dans le monde, que leur âme en est toute imprégnée : elle est identifiée, pour ainsi dire, avec ce monde, ces créatures naturelles. Or notre esprit ne peut être à deux choses à la fois,

³ « Si quelqu'un veut venir à ma suite, qu'il se renie lui-même, qu'il se charge de sa croix chaque jour, et qu'il me suive » (*Lc 9,23 ; Mc 8,34 ; Mt 16,24*).

⁴ « Père juste, le monde ne t'a pas connu, mais moi je t'ai connu » (*Jn 17,25*).

au naturel et au surnaturel : *nemo potest duobus dominis servire*⁵. Saint Paul dit : *Homo carnalis non intelligit quæ Dei sunt, sed homo spiritualis dijudicat omnia*⁶. Ce mot *dijudicat* signifie qu'il a le tact des choses surnaturelles et non seulement des lumières ou notions passagères, comme on a dans l'oraison, mais qui s'en vont et laissent l'esprit se disloquer.

Toute cette action pratique se comprendra mieux par des comparaisons. Voyons comment agit le monde, comment il a agi sur nous, comment nous devons en triompher.

1° Comment agit le monde. Il est tout entier à son affaire et la connaît à merveille. Les fils du siècle ont plus de sagesse, dit Notre-Seigneur, que les enfants de Dieu, c'est-à-dire qu'ils connaissent mieux leurs affaires.

Un diplomate possède sa science merveilleusement et s'y applique sans relâche et avec goût; c'est sa vie à lui; il a besoin de cela. Les ouvriers, chacun en son genre, les artistes savent juger de suite de l'objet de leur art, mais ils s'y adonnent aussi tout entiers. Il faut arriver au point de nous identifier de la même façon avec la science du salut, de telle sorte que nous marchions bien sans avoir besoin d'y réfléchir beaucoup.

2° Comment le monde nous a dominés. Si nous n'étions pas nés dans le péché ou si la grâce du baptême, en guérissant notre âme, ne l'avait pas laissée comme en écharpe, nous aurions triomphé du monde et tout eût été réglé en nous. Mais nous sommes nés dans le péché et, après avoir reçu le germe du salut, nous sommes restés bien informes encore. Le péché nous a subjugués, tyrannisés; nous aussi nous lui avons donné prise...

Étude constante de la sainteté

La 3^e qualité de l'étude de la sainteté est la constance. Nous avons déjà dit qu'il faut étudier la sainteté pratiquement et saintement; mainte-

⁵ « Personne ne peut servir deux maîtres » (Mt 6,24; Lc 16,13).

⁶ « L'homme psychique n'accueille pas ce qui est de l'Esprit de Dieu. [...] L'homme spirituel au contraire juge de tout » (1 Co 3,14-15).

nant, que ce mot constamment ne nous effraie pas ; ne regardons pas cela comme une rude besogne. L'étude de la sainteté est plutôt un délassément qu'une peine : *Jugum meum suave est et onus meum leve* ⁷, a dit le Maître ; qu'on ne s'effarouche donc pas à la pensée des sacrifices qu'il faudra faire constamment. S'ils sont impossibles à la nature qu'ils tendent à briser, la grâce qui est conférée donne la force pour cela et fait même goûter une joie douce et sainte dans ces sacrifices, de quelque nature qu'ils soient. On trouve même une saveur délectable au fond de l'âme, alors que la surface est livrée à la sécheresse, à l'angoisse et aux désolations spirituelles.

La sainteté coûte à ceux qui ne s'y adonnent qu'à moitié et qui se trouvent toujours à l'étroit ; ceux au contraire qui y vont généreusement trouvent d'ineffables délices, des joies toutes pures que la nature ne peut comprendre : *Gustate et videte quoniam suavis est Dominus* ⁸.

Rien n'arrête dans la voie parce que c'est la grâce qui porte. L'âme est comme un vaisseau ballotté en pleine mer et qui est poussé par le vent. La marche dans la voie spirituelle est semblable à un voyageur qui va gravir une montagne ; s'il va doucement, il sera brisé d'accablement ; si au contraire, il prend son âme à deux mains et va généreusement, il est arrivé au haut, presque sans avoir ressenti sa peine ⁹.

C'est ainsi qu'il faut faire dans la vie spirituelle : sacrifier, sacrifier toujours, et complètement, et généreusement : les demi-sacrifices, sur lesquels on marchande, sont accablants et les sacrifices complets sont suaves.

Cependant il ne faut pas se faire illusion ; notre pauvre nature est là qui nous donnera quelque embarras malgré tout ; mais aussi triomphe-t-on de ces embarras comme de tout le reste. Ce sont la faiblesse du cœur, l'imagination, l'amour-propre.

⁷ « Mon joug est doux et mon fardeau léger » (*Mt 11,30*).

⁸ « Goûtez et voyez comme est bon le Seigneur » (*Ps 33,9*).

⁹ *Le Vénéré Père, dans son pèlerinage à Lorette, se trouvait fatigué au pied d'une montagne ; il frappe du bâton en disant : qu'est ce que cela signifie ? Prends l'élan, et arrive au haut, sans avoir ressenti de peine (raconté par lui-même).*

1° Faiblesse du cœur. On se sentira déconcerté devant les sacrifices : quoi ! Toujours des épreuves et des épreuves progressives ! Alors, prenons l'élan : allons donc, mon âme, est-ce que tu n'a pas la grâce ? Tu n'auras pas encore résisté jusqu'au sang et la mort de la croix. Allons ! J'en ferais bien plus encore avec la grâce de mon Dieu ! Une mortification bien appliquée ou le simple élan de l'âme la réveille, la dégorde et nous met à flot, et nous allons mieux que jamais. Le souvenir d'une action semblable de Notre-Seigneur ou d'un saint produit aussi cet effet.

Il faut remarquer que souvent, après une oraison. Notre-Seigneur présente l'occasion pratique, comme s'il disait par exemple : Mon enfant, je viens éprouver ta fidélité, mais ne crains pas, je suis là pour t'aider !

Un second remède contre la faiblesse du cœur, c'est d'aller tout dire à son directeur. Lorsqu'on se voit faiblir dans quelque vertu, la charité par exemple, allons de suite trouver notre directeur, et plusieurs fois, s'il en est besoin.

2° L'imagination a deux effets, le trouble, l'illusion. L'imagination bâtissant en l'air comme on bâtit des châteaux en Espagne, l'âme se sent de plus en plus vide par ce travail de l'esprit ; elle se trouble alors et cherche à remplir ce vide par la contention. La contention, toujours mauvaise, consiste à vouloir emporter une vertu, un bien spirituel, comme d'assaut, par ses seuls efforts naturels ; on croit bien faire, et ces efforts étant inefficaces, le trouble s'augmente de plus en plus ; on s'épuise en vains efforts et l'on ne fait que s'enfoncer davantage.

Nous ne pouvons trop nous convaincre, du fond du cœur, que nous ne pouvons rien par nous-mêmes dans l'ordre surnaturel, rien rectifier en nous de défectueux. Ni raideur, ni animosité ! Nous ne pouvons même pas faire un seul acte véritable d'humilité. On ne peut que se fatiguer et se mettre hors d'haleine en pure perte.

Ce qu'il faut faire, au lieu de se laisser aller à la contention, c'est de n'espérer qu'en la bonté et miséricorde divine ; mais aussi y espérer solidement, de toute son âme. C'est un père infiniment bon, qui n'a rien tant à cœur que de pouvoir glisser ses bienfaits dans l'âme de ses enfants

aveugles, qui n'y font pas attention et s'en éloignent. Souvent le bon Dieu, touché de compassion pour les âmes qui se donnent du mal par la contention, leur envoie la lumière, et cela va bien alors.

L'illusion consiste ici à se croire dans le bon chemin et bien avancé en vertu, tandis qu'il n'y a que du factice, c'est-à-dire que tout cela ne se trouve que dans l'imagination.

3° L'amour-propre a aussi son siège dans l'imagination; on n'est gonflé que parce qu'on n'est pas présent à soi-même et à Dieu; car, lorsqu'on se voit tel que l'on est, on se méprise et l'on n'est nullement tenté de se croire quelque chose par soi-même. Demeurer donc en face de soi-même et de Dieu pour éviter ces divagations de l'amour-propre. Du reste, il faut mépriser l'amour-propre auquel la volonté n'a pas de part.